

Michel Serrault (1928-2007) **Le beau malentendu**

Nicolas Gendron

Volume 26, Number 1, Winter 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33488ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, N. (2008). Michel Serrault (1928-2007) : le beau malentendu. *Ciné-Bulles*, 26(1), 34–37.

Le beau malentendu

NICOLAS GENDRON

D'un rire franc et jovial, mais d'une grande pudeur, Michel Serrault serait le premier à s'amuser que sa carrière soit désormais citée en exemple, qu'on puisse vouloir tirer un portrait de lui qui soit sérieux. Parce que, sur les 135 films auxquels il a contribué, des dizaines d'entre eux, en début de carrière, ont été étiquetés navets sans autre forme de procès. À l'instar d'un Philippe Noiret, avec un goût toutefois plus prononcé pour la composition, Serrault prouvait à tout coup qu'il était doué — peu importe la valeur des films qu'il défendait — pour marquer l'écran d'une présence singulière et assurée. Pour faire se côtoyer deux spectres du jeu qu'on sépare à tort et à travers, autant au théâtre qu'au cinéma, à savoir rires et larmes, l'envie nous prit de saluer bien bas ce comédien caméléon, dont l'immense talent de transformiste ne fut reconnu que sur le tard. Aucune ambition de biographe. Qu'un regard attentif sur un parcours atypique, qui force le respect.

De la roulotte aux cabarets

Né en 1928 à Brunoy, à 20 km de Paris, Michel Serrault grandit dans la roulotte d'une famille anonyme, au père pourvoyeur et à la mère cheftaine de nature. Le premier affichait un bagout guilleret et la seconde en imposait sans forcer le trait. L'enfant ne tient donc pas du voisin! S'il ne s'est pas encore découvert une vocation théâtrale, le gamin, joueur de tours inépuisable, terrorisant la crémillère avec des *hold-up* patentés, a d'ores et déjà compris qu'il peut apprendre dans la position du spectateur. Dans les gradins du cirque Médrano, il s'extasie devant les prouesses des frères Fratellini, des clowns dont il admire, du haut de ses huit ans, toute la cocasserie et la poésie. Plus tard, à l'aube de l'âge adulte, visitant la loge de ses idoles, il attrape au vol une leçon d'Albert Fratellini qui ne le quittera jamais plus : « Les gens croient que c'est mon nez rouge et ma per-ruque qui font rire... Ils se trompent! » Puis l'ar-

*À l'instar d'un
Philippe Noiret,
avec un goût
toutefois plus
prononcé pour
la composition,
Serrault
prouvait
à tout coup
qu'il était doué
— peu importe
la valeur
des films qu'il
défendait —
pour marquer
l'écran
d'une présence
singulière et
assurée.*

tiste circassien pointant son cœur : « Ça vient de là. Ça ne vient que de là¹. » Parallèlement, il ne peut s'empêcher de tenir en haute estime les dévoués gardiens de la foi catholique. C'est ainsi que sa raison est partagée entre une carrière de pitre ou de prêtre. Comme la première option n'a pas la cote, il fréquente le séminaire, mais a vite fait de recouvrer le grand air, convaincu de préférer le rire à la prière.

Inscrit au Centre du spectacle, il y rencontre Jean Le Goff, son maître, qui lui apprend l'écoute, qualité première d'un bon acteur. En dehors de quoi le comédien qui ignore ce qui l'entoure ne peut pas réinventer le texte, alors que cette magie de l'instant présent est le cœur même de l'art dramatique. Il faut d'abord recevoir, donc écouter, pour être généreux, autant envers le public qu'envers ses partenaires. Mais Serrault devra apprendre ses leçons au gré des rencontres et des expériences de scène, puisque le Conservatoire le refuse sous prétexte que sa gueule de « Français moyen » n'a rien du valet ou du jeune premier. Le voilà quitte pour le service militaire, où il s'ennuie et fonde une troupe par envie d'interpréter Molière.

À son retour de l'armée, il est attendu par Robert Dhéry, le maître d'œuvre du spectacle fantaisiste *Les Branquignols*, qui lui avait promis de l'engager. C'est ainsi qu'il tient l'affiche du succès théâtral *Dugudu*, où il met entre autres à profit son talent de trompettiste, aux côtés du bouffon Guy Pierrault, voix française de Bugs Bunny. Mais ce n'est que deux ans après, lors des auditions du théâtre Sarah-Bernhardt, qu'a lieu une rencontre déterminante. C'est l'esquisse frappante d'une amitié qui durera 40 ans, avec Jean Poiret, le complice inconditionnel d'élans créateurs frôlant l'absurdité. Tout à fait indépendants en même temps qu'indissociables, les deux

1. SERRAULT, Michel. ... *Vous avez dit Serrault?*, Paris, Éditions Florent Massot, 2001, p. 68.



Quelques films de la carrière de Michel Serrault : *La Cage aux folles*, *Garde à vue*, *Mortelle Randonnée*, *Docteur Petiot*, *Nelly et M. Arnaud* et *Une hirondelle a fait le printemps*

jeunes comédiens s'entendent vite comme larrons en foire et décident de créer leur propre emploi. Écriture, improvisation, et les voilà avec quelques sketches sous le bras; nous sommes en 1953, et leur parodie délicieuse des entrevues télé pompeuses comme il en pleut encore, un premier numéro baptisé *Jerry Scott, vedette internationale*, les fait connaître du tout-Paris du jour au lendemain. Durant la dizaine d'années qu'a duré leur tournée des cabarets, une certaine saynète, *Les Deux Hortense*, où l'on croise deux antiquaires homosexuels, préfigure des personnages autrement plus marquants, auxquels on reviendra. L'apprentissage du cabaret nourrit la quête de vérité de Serrault : « Au cabaret, vous êtes avec [le public], totalement. La nécessité de convaincre les spectateurs est beaucoup plus pressante, plus dramatique. Personne ne se lève au théâtre en hurlant : "Sortez-les, ils sont trop mauvais!" Au cabaret, si. [...] On ne peut pas tricher. Le public n'est jamais une abstraction². »

Premier tour de manivelle

Entre-temps, le cinéma s'approprie Serrault. De nouveau affublé de sa trompette, il tourne son premier film, *Ah les belles bacchantes!*, avec la joyeuse bande des Branquignols, parmi lesquels un certain Louis de Funès. Son deuxième long métrage fera plus de bruit; réalisé par le fameux Henri-Georges

Le duo Poiret-Serrault ayant rejoint la sphère télévisuelle, celle-là même qu'il tournait en bourrique, les réalisateurs ne tarderont pas à le récupérer pour leurs farces de seconde zone, dans l'espoir qu'ils fassent lever la sauce de scénarios incomplets ou boiteux.

Clouzot, *Les Diaboliques* lui offre son seul rôle dramatique avant longtemps, un pion au regard pénétrant. Le duo Poiret-Serrault ayant rejoint la sphère télévisuelle, celle-là même qu'il tournait en bourrique, les réalisateurs ne tarderont pas à le récupérer pour leurs farces de seconde zone, dans l'espoir qu'ils fassent lever la sauce de scénarios incomplets ou boiteux. Les inséparables joueront ensemble dans une trentaine de films, pour lesquels ils formeront régulièrement une paire de flics (*Cette sacrée gamine*, avec Bardot, *Oh! Qué Mambo!*). Leur plus grande fierté de débutant demeure *Assassins et Voleurs* de Sacha Guitry, pour lequel l'homme de théâtre, vieillissant, les avait engagés pour leur folie. Toujours est-il que Serrault commence également à faire cavalier seul. Robert Dhéry pense à lui pour camper un clochard dans *La Belle Américaine* : une occasion pour le comédien de marcher à la frontière du rire et des larmes. Avec une vulnérabilité émouvante, son clochard réussit tout de même à conserver un ton comique. Encore plus fructueuses seront les collaborations avec Michel Audiard, dialoguiste (*Des pissenlits par la racine*, *Carambolages*) puis réalisateur (*Le Cri du cormoran*, *le soir, au-dessus des jonques*), et Jean-Pierre Mocky (*Les Compagnons de la Marguerite*, *L'Ibis rouge*, *Le Roi des bricoleurs*). Grand seigneur, Serrault ne renie aucun de ses films, même s'il avoue sans gêne ne pas les avoir tous vus, de même qu'il ne cache pas s'être servi du cinéma pour des besoins parfois alimentaires. On le lui a souvent reproché à

2. *Ibid.*, p. 90-91.

demi-mot, jusqu'à ce qu'il s'indigne : « Moi, je sais que j'ai joué dans des films pas terribles alors que certains acteurs sont persuadés de n'avoir fait que des chefs-d'œuvre inconnus. Mais c'est des navets pires que les miens, des pensums, des histoires d'amour à la con. [...] On ne parle jamais de navets pour les films sérieux [...] On dira toujours que les intentions sont louables, même si c'est raté³. » On hésite à engager Serrault pour des emplois dramatiques, parce qu'on le perçoit encore beaucoup comme un simple — mais néanmoins doué — artiste de cabaret, idéal quand on a besoin d'un amuseur public au générique. Le principal intéressé revendiquait le droit à l'humour à qui voulait l'entendre : « Aujourd'hui, le rire fait peur. On a honte. Comme si éclater de rire était une incongruité. Rire, cela fait débile, provincial. Pour ne pas avoir l'air d'un c..., on préfère jouer les intellectuels. Plus c'est ennuyeux, plus c'est bon⁴. »

De centenaire à travesti

Les années 1970 marquent un tournant majeur, quoique encore très lent à s'opérer, dans sa carrière. En 1972, **Le Viager**, de Pierre Tchernia, convainc grand public et critique que l'acteur est d'une polyvalence à faire rougir n'importe quel tragédien. Son interprétation du centenaire Martinet, vieux naïf qui ne meurt jamais, l'y pousse à se transformer, à prouver qu'en lui bouillonnent mille et une énergies. Il s'associe ensuite d'emblée aux jeux cyniques de Jean Yanne (**Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil; Moi y'en a vouloir des sous**), avant de revisiter Tchernia avec **Les Gaspards**, en compagnie de Noiret, Michel Galabru et Gérard Depardieu, ainsi que **La Gueule de l'autre**, un scénario de son ami Poiret dans lequel il se dédouble non sans invention. Sans compter ses humbles saucettes chez Bertrand Blier : visitant la dénudée Carole Laure dans **Préparez vos mouchoirs** ou jouant la victime compréhensive dans une scène d'anthologie de **Buffet froid**.

Juste retour du balancier, la petite révolution viendra du théâtre, alors que Poiret imagine une vie aux deux brocanteurs gais de jadis, les plongeant dans

*Les années 1970
marquent
un tournant
majeur, quoique
encore très lent
à s'opérer,
dans sa carrière.
En 1972,
Le Viager, de
Pierre Tchernia,
convainc
grand public
et critique
que l'acteur
est d'une
polyvalence
à faire rougir
n'importe quel
tragédien.*

La Cage aux folles. La pièce est un succès sans précédent, tient l'affiche durant 5 ans, pour plus de 1 700 représentations. Comme le veut la dynamique de leur duo, c'est à Serrault que revient le rôle flamboyant : Zaza, travesti aux crises incroyables derrière lequel se cache Albin, un amoureux transi d'insécurité. Dire de cette œuvre qu'elle est une comédie dramatique, c'est à peine mentir tant Serrault sait ajouter de la chair et du cœur à ces fantaisies emplumées. Elle représente aussi une exceptionnelle plateforme pour l'improvisation, pour laquelle « [il] faut bien connaître son partenaire [...], le grand comédien étant celui qui perçoit instinctivement les barrières du danger, qui sait où s'arrêter et comment retomber sur ses pieds »⁵.

Forts de leur réussite éclatante, les deux hommes acceptent d'adapter la pièce au cinéma. Seul hic : coproduction franco-italienne oblige, Poiret doit céder sa place à Ugo Tognazzi, qui s'acquittera admirablement de sa tâche. Il est cependant engagé pour mettre la main au scénario, tandis que son pote Serrault accumule les trouvailles : cordes vocales sculptées, extravagance calculée et solitude exacerbée font muer ce cliché ambulante en personnage éminemment attachant. Le milieu se réveille; **La Cage aux folles** d'Édouard Molinaro lui vaut, en 1979, le César de la meilleure interprétation masculine. L'homme n'est pas peu fier d'être enfin reconnu par ses pairs, pour une comédie, qui plus est, un objet rarement récompensé lors de telles soirées d'auto-congratulation. À la limite, il pensait peut-être recevoir le César du meilleur second rôle pour sa prestation implacable dans **L'Argent des autres** de Christian de Chalonge, laquelle, combinée à l'effet Zaza, allait ouvrir les esprits et la voie à d'autres beaux rôles dramatiques.

Des vilains et des copains

Encore 25 ans à la prolifique carrière de Serrault, et les bons coups n'en finiront plus. Il continue bien sûr d'amuser la galerie, la plupart du temps avec de vieux amis. Outre les deux suites appréciables de **La Cage aux folles**, on le revoit déconstruisant l'Histoire avec Yanne (**Deux Heures moins le quart avant Jésus-Christ; Liberté, Égalité, Choucroute**, où il incarne un ridicule Louis XVI), ou encore se moquant de la médiocrité auprès de Mocky (**À mort l'arbitre, Le Miraculé**). Il s'amuse aussi

3. LIBIOT, Éric et Alain KRUGER. Entretien avec Michel Serrault : « Vous n'en avez pas marre, Monsieur Serrault? », *Première*, numéro 224, p. 37-40.

4. MAILLET, Dominique. *Première*, numéro 61, avril 1982, cité dans : JELOT-BLANC, Jean-Jacques. *Michel Serrault*, Paris, Éditions PAC, 1985, coll. Têtes d'Affiche, p. 40.

5. SERRAULT, Michel. *Op. cit.*, p. 248-249.

ferme à jouer les diplomates grisonnants dans **La Vieille qui marchait dans la mer**, ou à filer doux dans **Le Bonheur est dans le pré**. Puis ces dernières années, pour nous accrocher le sourire aux lèvres, on lui a donné plusieurs rôles de vieux ronchonneurs sympathiques (**Les Enfants du marais**, **Une hirondelle a fait le printemps**, **Le Papillon**). Parce qu'il a la prestance des grands et la verve des littéraires comme celle du peuple, on lui a aussi confié des personnages véridiques (Louis XV dans **Beaumarchais, l'insolent**; l'écrivain Fontenelle dans le téléfilm *Un cœur oublié*; lui-même dans **Les Acteurs!**).

Ses heures de gloire dramatique, il les doit à d'autres vieux copains. Les dialogues de Michel Audiard, dont il vante la beauté ciselée et musicale, lui porteront chance. Tantôt dans un duo-duel intense avec Philippe Noiret (**Pile ou face**), tantôt dans un registre mystérieux pour **On ne meurt que deux fois**, où il distille toute l'ambiguïté dont il est capable. Mais c'est surtout dans l'association Audiard-Claude Miller que Serrault épaté. Dans **Garde à vue** comme dans **Mortelle Randonnée**, on ne sait jamais dans quel camp le ranger, victime ou justicier, innocent ou dérangé, parce que dans l'un il a l'œil frondeur de celui qui a tout vu, dans l'autre l'œil fou de celui qui veut tout voir. Le premier allait lui valoir son deuxième César; le second, une autre nomination. Ces deux polars sont d'ailleurs parfaitement en phase avec cette pensée éclairante qu'Audiard lui a déjà offerte sur son style de jeu : « Quand tu regardes quelqu'un, on ne sait jamais si tu vas l'embrasser ou le zigouiller. » De Chalonge n'a pas oublié Serrault, lui non plus. Il lui offre ainsi un leader charismatique dans **Malevil**, un journaliste antipathique dans **Les 40^{es} rugissants**, un meurtrier légendaire dans **Docteur Petiot** et le parfait archétype dans le téléfilm *L'Avare*, rôle déjà honoré avec maestria sur les planches. Quant à Claude Chabrol, il l'imagine en tueur ordinaire (**Les Fantômes du chapelier**) ou en escroc sans envergure (**Rien ne va plus**). Pour lui tailler une belle réputation de salaud, ne restait plus à Mathieu Kassovitz qu'à lui confier, dans **Assassin(s)**, le personnage d'un tueur à gages, et à Pierre Boutron celui d'un autre prétendu meurtrier, dans le téléfilm *L'Affaire Dominici*. Mais Serrault s'avance tel l'avocat de ses personnages, ne les jugeant jamais : « Ce sont des actes de foi. [...] Car les êtres les moins défendables sont des êtres humains comme moi. Et je ne peux pas condamner

*En contrepartie,
comme il notait,
moqueur,
qu'il n'a pas
besoin de tuer
sa femme pour
jouer un désaxé,
il ne croit
que très peu
aux méthodes du
Actor's Studio,
où les
interprètes
vont s'imprégner
d'une fonction
(boxeur, boucher,
bandit) avant
de l'incarner.*

sans comprendre. Mais vouloir comprendre, n'est-ce pas déjà aimer⁶? » L'artiste affirme à ce propos qu'il « y a une trace de Dieu dans chacun de nous »⁷, même dans ce Petiot qu'il dote, peut-être plus qu'à tout autre vilain auquel il a donné corps, d'un inquiétant magnétisme. En contrepartie, comme il notait, moqueur, qu'il n'a pas besoin de tuer sa femme pour jouer un désaxé, il ne croit que très peu aux méthodes du *Actor's Studio*, où les interprètes vont s'imprégner d'une fonction (boxeur, boucher, bandit) avant de l'incarner. Pour cet acteur sans diplôme, c'est aller à l'encontre du métier, qui est de mentir et non de devenir, tout en restant d'une vérité confondante.

Un dernier rôle majeur de sa filmographie allait nous filer entre les doigts, celui grâce auquel il décroche le titre d'acteur le plus césarisé pour un premier rôle : **Nelly et M. Arnaud**. Pourtant, quand le producteur Alain Sarde a suggéré le nom de Serrault au cinéaste Claude Sautet, ce dernier est littéralement tombé en bas de son siège. Ce n'est pas une blague. Cette anecdote n'est pas banale; elle illustre toute la méprise ayant entouré le comique naturel. Car cet homme peut tout jouer, et son M. Arnaud, plein de finesse et de détresse dissimulée sous les convenances, en est une preuve à la fois généreuse et pleine de retenue; une démonstration éblouissante de vérité dans une société qui la déforme dangereusement. Réagissant à la vague de télé-réalité, le populaire comédien s'est fortement inquiété de cette manie grandissante de vouloir être connu : « Dans les films, plus je disparaissais, plus cela m'amuse. [...] Courir après la célébrité est une obsession d'imbécile. Pour un acteur, c'est pire que tout. Il faut chercher à l'intérieur de soi les personnages à restituer et ne pas tenter de paraître ce qu'on n'est pas⁸. »

N'ayez crainte, cher monsieur, vous étiez joie et peine avec authenticité; vous étiez malice et bonté avec un amusement gamin; vous étiez rigueur et folie. Paraît-il que vous traiter de clown était l'un des plus touchants compliments à vous adresser. Pas de doute : vous avez été un superbe clown, un des plus beaux malentendus de l'histoire du cinéma français. ■

6. SERRAULT, Michel. *Les pieds dans le plat*, Paris, Oh! Éditions, 2004, p. 81.

7. MOULIN, Jean-Pierre. Entrevue télé avec Michel Serrault, *Racines*, TSR, édition du 25 février 1990.

8. SERRAULT, Michel. *Op. cit.*, p. 38.